

(Drassm), et Corinne Sanchez, de l'équipe Archéologie des sociétés méditerranéennes du CNRS, entament des recherches au sud de Narbonne, en bordure de lagunes séparant la terre de la mer.

## Des banquets au centre d'un vivier

**T**rop rond pour être naturel, le lac de Capelle, à Port-la-Nautique, a rapidement attiré l'attention des chercheurs. « Au début, nous avons pensé qu'il s'agissait d'un port creusé comme il en existait à Carthage », explique Nicolas Carayon, responsable des recherches sur ce secteur. Mais, dès les premières fouilles, nous avons compris que nous faisions fausse route. » Car cette grande structure circulaire, de 80 mètres de diamètre, ne gardait pas des bateaux... mais des poissons. « Il s'agissait d'un gigantesque vivier au centre duquel se trouvait un lieu de banquet : le triclinium. »

Pour le rejoindre et festoyer, les convives empruntaient des petites embarcations. En lieu et place du triclinium, les chercheurs ont découvert des céramiques, des monnaies, des graines, des os d'animaux et bien sûr des arêtes. « On savait que les Romains pouvaient construire de

tels viviers dans des sites jugés spectaculaires de par la beauté des paysages », reprend Corinne Sanchez. Néanmoins les dimensions de celui-ci sont anormalement grandes. Avec 3300 m<sup>2</sup>, le vivier de Port-la-Nautique est en effet trois fois plus grand que celui découvert à ce jour et qui appartenait à la mère de l'empereur Tibère.

De plus, les études géophysiques effectuées en périphérie suggèrent que ce vivier était adossé à une villa non moins imposante, longue peut-être de 300 mètres. « Ceci laisse à penser que cet ensemble appartenait à une personnalité », reprend Nicolas Carayon, peut-être le gouverneur de la province de la Narbonnaise, qui courait alors tout le sud de la France. » A ce stade, néanmoins, les chercheurs n'ont trouvé aucun indice permettant d'identifier l'énigmatique propriétaire des lieux. ■

V. T.

physiques donc entrepris des prospections géologiques afin de repérer dans le sous-sol marécageux du secteur des structures en pierre... Et nous les avons tout de suite trouvées. » Là, à moins d'un mètre sous leurs pieds, deux structures rectilignes quasi parallèles, longues de 2 kilomètres, larges de 15 mètres et espacées de 50 à 80 mètres. « Un chenal monumental, explique Corinne Sanchez. Rarement une construction romaine a atteint une telle ampleur. Plusieurs gros bateaux pouvaient y entrer en même temps. »

La découverte est d'importance, suffisamment en tout cas pour que la région Languedoc-Roussillon, le CNRS et le ministère de la culture décident de financer des recherches sur quatre ans. En 2010, les archéologues s'installent au Castelou.

« Comme les vestiges se trouvaient en zones humides, il nous a fallu mettre en place des stratégies de pompage pour empêcher l'eau d'infiltrer les parcelles fouillées », explique Corinne Sanchez. Mais si la présence d'eau complique beaucoup les recherches, elle a aussi permis de conserver les structures en bois de l'ouvrage, ce qui est assez exceptionnel. De quoi mieux comprendre les techniques de construction romaines dans les milieux marécageux. Mais ce n'est pas tout.

Car, en décortiquant les berges de ce canal, les chercheurs mettent au jour des débris de bâtiments antiques. « Les Romains recyclent souvent

# Recherche : les risques (méconnus) du métier

## Déclenchée à la suite d'un accident mortel, une enquête internationale révèle que près d'un chercheur sur deux s'est déjà blessé

SANDRINE CABUT

**J**'ai été griffé par un singe. C'est inévitable dans ce genre de métier, quel que soit votre niveau de vigilance », a rapporté un serpent à sonnette pendant une extraction de venin. Un troisième a reçu des projections d'acide sulfurique sur le visage et les mains... Les incidents et accidents sont loin d'être exceptionnels dans les laboratoires de recherche, selon

une vaste enquête internationale dont des résultats préliminaires ont été publiés dans la revue *Nature* le jeudi 3 janvier.

### Questionnaire anonyme

L'initiative de cet état des lieux a été prise par l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), à la suite d'un épisode dramatique survenu fin 2008 dans un de ses laboratoires de chimie. Une assistante de recherche de 23 ans, qui manipulait des produits inflammables sans supervision ni vêtement protecteur, s'était enflammée à la sui-

te d'une faute de manipulation et n'avait pas survécu à ses brûlures. Cette enquête concernant les attitudes et les pratiques des chercheurs en matière de sécurité, d'ampleur inédite selon *Nature*, a recueilli des données auprès d'environ 2400 scientifiques, en majorité aux Etats-Unis et au Royaume-Uni mais aussi en Chine, au Japon et en Europe. Les volontaires ont répondu à un questionnaire anonyme comprenant une centaine de questions.

Le constat est parfois surprenant. D'abord, la plupart (86 %)

sont convaincus que leur laboratoire est un « endroit sûr pour travailler ». Mais près de la moitié (46 %) ont déjà été blessés au cours d'une expérience, dont un sur cinq à plusieurs reprises. Le plus souvent, il s'agit d'incidents mineurs (coupures, lacérations, piqûres d'aiguille...), mais 30 % ont déjà eu un accident nécessitant une intervention médicale. Dans une proportion non négligeable, les blessures ne sont pas signalées au responsable de l'équipe.

Des questions plus spécifiques révèlent d'inquiétantes lacunes concernant les normes de sécurité. Seulement six chercheurs sur dix disent avoir reçu une formation ad hoc sur les dangers spécifiques de leur activité ou des produits qu'ils utilisent. Et environ la moitié juge que le niveau de sécurité du laboratoire pourrait être amélioré.

Des différences notables sont à relever en fonction de l'âge. Les juniors (tels les étudiants et les postdoctorants) sont davantage présents à la paillasse que les seniors (professeurs, chefs de département...) : plus d'un sur deux dépassent les quarante heures de travail par semaine, quand la proportion est d'un cinquième chez leurs responsables. De ce fait, les jeunes chercheurs, moins expérimentés, se trouvent fréquemment seuls à certains moments pour conduire leurs expériences, ce qui peut accroître les risques d'accidents et leur gravité. D'autant que la sécurité est loin d'être leur première préoccupation : seuls 12 % des juniors la citent comme un élément primordial, alors que la proportion est trois fois plus élevée chez les seniors. ■